

réunissent à l'automne dans le secteur de Nice et dans celui de Marseille.

Mais nous avons emporté de Toulon mieux que des souvenirs bénis et tonifiants : la conviction d'une union des cœurs, qui peut et doit devenir plus étroite encore, dans une même conscience de nos privilèges, une même volonté d'obéissance, et une même ambition.

A.Æ.

## UN EXPOSÉ SUR KARL BARTH

### LA NOTION DE LA PAROLE DE DIEU CHEZ KARL BARTH (fin)

*Une erreur de lecture, dans le manuscrit surchargé de M. Werner Koch, nous a fait altérer le sens d'une phrase importante de notre ami. Dans la première partie de son étude, il faut lire : ...il abandonna pour une fois toute sa sagesse scientifique et se mit à la lecture de l'épître aux Romains, comme si c'était une lettre à lui destinée. Et non pas : ...il abandonna, une fois pour toutes, sa sagesse scientifique, etc... (« La Confiance », n° de juin-juillet, p. 50, 1<sup>re</sup> colonne, lignes 23, 24 et 25.*

Nous avons vu le grand paradoxe initial : la Parole éternelle est entrée dans la forme des écritures humaines, comme le Logos éternel a été fait chair dans une personne historique. De même, ce paradoxe s'affirme aujourd'hui : Dieu veut parler par les paroles humaines de nos sermons, le dimanche matin à 10 heures, ce n'est pas absolument certain qu'Il le veuille, parce que le vent souffle où il veut. Mais nous croyons, nous espérons, nous prions qu'Il le veuille. Il n'y a, après tout, aucune autre possibilité d'être un théologien que celle-ci : être un ambassadeur forcé, avec un message qui nous est confié pour le transmettre.

Et ce message confié, c'est quelque chose d'objectif, le message éternel de la grâce de Dieu qui rend les pécheurs justes.

C'est la Bible qui nous le dit. Mais la Bible nous dit beaucoup d'autres choses encore, qui ne paraissent pas être quelque chose d'objectif et d'éternel. Au premier abord, la Bible nous apparaît au contraire comme une collection de documents littéraires sur la religion d'une tribu de l'Asie occidentale. Et ainsi, la Bible n'aurait, *a priori*, aucun droit à une estime et une attention toutes spéciales. Bref, qu'il s'agisse ici de documents humains, c'est une chose sur laquelle tout le monde est d'accord. Il n'est donc pas intéressant de s'attacher à la forme littéraire, mais au contenu des textes, ce que Barth appelle l'objet biblique.

Même les purs historiens et psychologues reconnaissent que la Bible nous présente des hommes qui ont une attitude et une mentalité tout à fait surprenantes. Certes, les voyants dans la Bible ne sont pas tous également extraordinaires, et, d'autre part, nous trouvons des visions pareilles en dehors de la Bible. Mais l'intensité d'une orientation uniforme et très frappante conserve néanmoins à la Bible un caractère tout spécial : Qui était, par exemple, cet homme qui pouvait

penser quelque chose de tel que le chapitre 15 de la première aux Corinthiens ? Quel public pouvait lire, pour son édification, des épîtres d'un calibre intellectuel aussi fort que celui des épîtres aux Romains et aux Hébreux ? Quelle conception de Dieu et du monde rendait possible la compréhension de l'Ancien et du Nouveau Testament à la lumière l'un de l'autre ? Pour décrire l'état d'esprit de l'auteur de l'épître aux Ephésiens, des adjectifs comme « remué, enthousiasmé, effrayé », etc., ne suffisent pas. Manifestement, cet homme-là voit et entend quelque chose qui le jette hors de sa voie, presque hors de sa personnalité. Comme un esclave, il est entraîné de pays en pays pour une activité imprévisible et sans repos, fondée pourtant sur une logique interne. Et même un simple regard sur l'histoire profane contemporaine nous apprend que tous ces magiciens et toutes ces espèces de « sadhou » qui suivaient la voie Appienne à Rome, n'ont rien apporté de profond, tandis que seul, Paul, avec le message de ce qu'il avait vu et entendu, a révolutionné la capitale de l'Empire romain. Et, à côté de lui, il y a encore toute cette nuée de témoins connus et inconnus. Toujours cette vue de l'invisible, cette audition de l'inouï, cette immobilisation soudaine de gens qui s'arrêtaient et écoutent. Ajoutons que, dans toute cette tribu de Juifs, la même attention donnée à quelque chose de « tout autre » (1) ne s'était jamais complètement effacée. Que ce soit chez les prophètes, au centre fructueux de la ligne biblique, ou chez les prêtres, plutôt à la marge de la ligne biblique, là où la Bible cesse d'être biblique ; que ce soit dans les psaumes ou dans les proverbes, ou bien dans le courant paisible des contes historiques, le thème reste à travers toutes les variations, également étonnant. Ces gens de la Bible, ces étranges auditeurs et visionnaires sont en mouvement autour de quelque chose, comme le ciel des étoiles fixes tourne autour d'un centre inconnu. Que les astronomes pensent de ce soleil ignoré ce qu'ils veulent ; que les historiens et les psychologues aient leurs idées sur le « centre » biblique, ils ne peuvent cependant pas nier le mouvement qui s'exerce autour de lui.

Et c'est précisément de ce soleil central inconnu que le mouvement religieux de la Bible reçoit toujours à nouveau sa force. Il existe entièrement par cet objet et pour cet objet. Voilà pourquoi, ni le sentiment religieux, ni l'expérience religieuse, ni l'histoire n'y ont une valeur en eux-mêmes. Il y a, dans la Bible une continuité tout à fait frappante de fidélité, de ténacité, de patience et d'attente qui sont toutes dirigées vers la vérité objective de Dieu, laquelle n'est ni historique, ni psychologique. On n'y trouve pas ce centre de l'intérêt typique de toute religion : le rapport personnel de l'homme à Dieu. Quand la Bible arrive à parler de cela, elle est très réservée, sans couleur, pour ainsi dire sèche. Il est facile de prouver que la Bible se désintéresse de la « religion », et de la vie religieuse en soi. Prenons, par exemple, une notion aussi importante pour toute histoire de la religion que celle du sacrifice ; nous trouvons toujours dans la Bible une démonstration de quelque chose qui dépasse le sacri-

(1) Cf. OTTO : *Le Sacré* (Traduction par le professeur A. Jundt). L'auteur désigne le divin par l'expression : le « tout autre ».

*Barth, l'homme qui...*

ficé. Dieu ne veut pas de sacrifice, mais obéissance, justice, amour, oreilles ouvertes, reconnaissance, un esprit brisé et un cœur contrit ; voilà la partie négative : Dieu ne veut pas de sacrifice ! Et enfin le sacrifice est périmé complètement, grâce au seul sacrifice du Christ. « Où il y a le pardon, il n'y a plus de sacrifice pour le péché. » De même, la polémique de la Bible se dirige souvent contre le monde religieux. Même des païens, possédant « une foi qu'on ne trouve pas en Israël », nous sont montrés dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament : preuve que la vraie foi peut exister même en dehors de la « religion ». Le véritable homme biblique s'attache comme Moïse à « Celui qui est invisible, comme s'il Le voyait ». Nous avons donc raison de contester aux historiens et psychologues de la religion le droit d'expliquer l'homme biblique avec leurs catégories habituelles, qui ne sont justement pas celles de la Bible. Car elle ne veut pas l'expérience religieuse, mais la *foi* ; elle ne veut pas la religion, mais *Dieu*.

Le désintéressement que la Bible manifeste pour les faits religieux proprement dits correspond au désintéressement pour tout ce qui appartient à la biographie, à l'histoire même. Dans la Bible, la vie religieuse, aussi bien que les récits, ne prennent d'intérêt que pour autant qu'ils peuvent rendre gloire à Dieu. Ainsi nous avons une conversion de Paul — mais elle est plutôt redoutable que touchante ; — tandis que nous ne savons absolument rien de sa mort, si émouvante qu'elle pût être. Et avant tout, quel malheur ! nous savons si peu de chose de la vie de Jésus ! Pas plus que la Bible ne veut nous montrer et nous apprendre la religion, elle ne veut nous apprendre l'histoire proprement dite. L'histoire biblique, c'est plutôt une chaîne d'actions libres de la part du Dieu souverain, complètement inaccessible du point de vue évolutionniste et pragmatique. La Bible ne connaît que le seul intérêt « théologique », et ceci est purement objectif : l'intérêt de Dieu même.

Mais ce que K. B. appelle la ligne biblique, c'est-à-dire l'endroit où vraiment l'objet biblique même est en jeu, ne correspond évidemment pas à l'intégralité du livre même de la Bible. Cette ligne passe entre les marges de ce qui appartient à l'histoire de la religion en général. Elle est souvent coupée d'autres lignes qui lui sont étrangères. Il y a des marges dans la Bible où les hommes bibliques sont non seulement très semblables à d'autres hommes, mais ce qui est encore pire, aux hommes « religieux », savoir aux hommes qui traitent la religion comme possédant une valeur absolue en soi, et qui, par là même, diminuent la gloire de Dieu.

Ces marges sont parfois extrêmement étendues, surtout dans l'Ancien, mais aussi dans le Nouveau Testament. La richesse des variations fait partiellement presque oublier le thème.

Mais comment distinguer la ligne biblique de ses marges ? Barth emploie une image et nous rappelle le tableau bien connu de Matthias Grünewald, qui représente la crucifixion. Nous y voyons Jean-Baptiste tenant la Bible dans sa main gauche et montrant, de l'index infiniment long de sa main droite, le corps du Christ cloué à la croix. Et au bout du doigt de Jean

nous lisons ces mots : « *Illum oportet crescere, me autem minui.* » Et K. B. nous dit : Telle est l'attitude de l'homme de Dieu, de celui qui entend sa Parole. L'objet (le divin même) va croissant, l'homme, sa piété, sa religion, son Eglise même, vont diminuant. Voilà ce qu'on pourrait appeler la ligne de la Bible, son attitude, son point de vue.

A la recherche de ce vrai thème de la Bible (de l'objet biblique), K. B. se rencontre avec l'orthodoxie. Cependant comme nous l'avons vu, il s'oppose en même temps à toute tendance qui veut confondre les différentes formes de la Révélation, tendance qui fait de la Bible un pape en papier, et il s'efforce d'effacer le scandale d'un Dieu qui se figerait ici-bas. Dieu garde toujours sa liberté souveraine, Il laisse souffler son Saint-Esprit où Il veut, afin que celui-ci nous révèle les secrets de la volonté divine qui sont cachés dans l'Écriture, de même que Christ était caché en Jésus. Oui, Dieu échappe à toute tentative de Le capter, même si c'était dans la Bible orthodoxe !...

Le Logos éternel a revêtu la figure humble du charpentier de Nazareth, ainsi la « res sacra » a pris un vêtement historique, est devenue une chose terrestre. Mais elle échappe à toute tentative de la saisir, en fouillant son manteau historique. Oui, elle échappe en abandonnant ce manteau entre les mains des libéraux, comme Joseph a laissé le sien entre les mains de la femme de Putiphar. Certes, la révélation divine est devenue l'histoire, mais l'histoire n'est point pour cela, révélation. Et les historiens savants ne verront jamais le tableau biblique, même en analysant avec beaucoup de compétence les couleurs et le papier dont il est composé.

Ainsi K. B. ne comprend l'Écriture ni à la manière des orthodoxes, ni à celle des libéraux, mais il reste dans la sphère des Réformateurs, qui avaient une sûre intelligence de la corrélation indissoluble entre l'Écriture et l'Esprit-Saint. Vous comprenez l'Écriture par le témoignage du Saint-Esprit, comme une chose qui s'adresse directement à vous, d'une façon dynamique, vitale et actuelle, ou vous ne la comprenez jamais !

Si donc la Parole de Dieu est à la base de tout, on doit en voir les conséquences partout. Dès l'origine du jeune christianisme, on posa le principe que la prédication chrétienne n'est pas libre, abandonnée aux bavards ; car en elle il y a possibilité d'erreur et de vérité. Alors la dogmatique est la recherche, jamais achevée, d'une « *regula fidei* », qui doit être trouvée dans l'Écriture, selon la sagesse qui est donnée à l'Eglise chrétienne par la grâce de Dieu. Il s'agit donc d'une interprétation systématique de l'Écriture par l'Écriture même, à l'aide du Saint-Esprit, du « *testimonium spiritus sancti internum* ».

Quelle est, à la lumière de la Parole de Dieu, la signification de l'Eglise ? L'Eglise est tout endroit où la Parole de Dieu est prêchée et acceptée avec foi. C'est très simple et très juste. Cela peut-être le cas en n'importe quel lieu, parce que la communauté des saints est toujours là où vraiment le message divin est offert et accepté. L'Eglise n'est donc pas une association religieuse et culturelle. Sa tâche n'est donc pas de cultiver la vie religieuse, mais de faire entendre et respecter la Parole de Dieu. Et cela conformément à ce que nous

avons vu du désintéressement que la Bible manifeste à l'égard de la vie religieuse en soi.

Les sacrements à leur tour sont, selon la bonne tradition protestante, le « *verbum visibile* » à côté du « *verbum audibile* ». Mais cette autre forme est nécessaire, parce qu'il faut que les choses divines entrent même dans la sphère sensible pour être saisies par les hommes. Il faut qu'elles deviennent humaines jusqu'au bout, de même que Christ est devenu tout à fait homme, que l'être divin est devenu un de nos semblables.

Enfin, nous voyons comment tout est contenu dans la Parole de Dieu, dans le Logos éternel qui est Dieu même : « Au commencement était la Parole, la Parole était avec Dieu et la Parole était Dieu. »

Ainsi toute la théologie de K. B. se résume dans le retour à cette notion du Logos qui est à la base du protestantisme et de la chrétienté même, notion souvent oubliée, obscurcie, même trahie. Ce n'est pas lui, K. B. qui a saisi la Parole, mais il a été saisi par elle. Par là, il faut comprendre l'impression vraiment prophétique que fait la personnalité de K. B. et devant laquelle s'inclinent même ses adversaires théologiques.

Werner Koch,

## Des ministères laïques !

Un de nos collègues, au service de la Mission wesleyenne en Afrique, nous écrit une longue lettre sur la question capitale des ministères laïques. Depuis qu'il a quitté la France, il est préoccupé par ce problème. Il lui semble qu'aucun autre n'est plus décisif à l'heure actuelle. Nos paroisses ont bien des collaborateurs et souvent aussi ce qu'on appelle des « activités ». Mais les « activités » ne sont pas des « ministères » laïques, et leur rétablissement dans l'Eglise lui paraît répondre à la fois à un devoir de fidélité à la tradition évangélique et à une impérieuse nécessité. Les expériences qu'il fait en Mission ont éclairé pour lui notre situation, comme elles lui révèlent la possibilité de rétablir ces ministères. Il voudrait que le corps pastoral mette cette question vitale au premier plan de ses études et de ses initiatives.

Voici l'essentiel de sa lettre :

« En tous cas un point est acquis, c'est que les ministères laïques n'ont rien de chimérique, car ils fonctionnent depuis plus d'un siècle dans les différentes églises méthodistes d'Angleterre, et avec des résultats très satisfaisants. Aussi bien chez les Wesleyens que chez les « *United Methodists* » et chez les « *Primitive Methodists* », il existe dans tous les circuits des prédicateurs laïques, recrutés avec un grand soin, soumis à des examens sérieux, sous-épreuve pendant au moins un an, avant d'être définitivement acceptés, et qui occupent chaque dimanche les chaires de la plupart des petites chapelles méthodistes, et même souvent celles d'églises importantes. A côté d'eux, il y a les conducteurs de classes, les économistes de circuit ou de société, les surintendants d'écoles du Dimanche, enfin toute une organisation des bonnes volontés qui permet d'employer les forces vives de l'Eglise selon le don que

chacun a reçu. J'insiste sur le point, que nous n'avons pas affaire ici à de simples fonctions, à des efforts plus ou moins spasmodiques, mais à de véritables ministères reconnus par l'Eglise, sanctionnés par elle, et qui font tout autant partie de son cadre administratif que le ministère pastoral. »

« En vous parlant de cette organisation, je n'ai pas du tout l'intention de dire que nous devrions copier ce qui se fait chez les méthodistes, mais tout simplement de citer un exemple que je connais et qui montre que l'organisation de ministères laïques, est quelque chose qui existe déjà et qui est donc parfaitement réalisable. D'autre part, je sais que les laïques de bonne volonté peuvent toujours trouver quelque travail à faire dans nos églises de France, mais j'ai toujours eu l'impression que ces activités étaient spasmodiques, dispersées, inorganiques, dépendaient trop de circonstances locales et n'entraient pas vraiment dans le cadre officiel de nos églises, en un mot que c'était des activités et non pas des ministères. »

« Or, s'occuper des ministères laïques ne serait pas rompre avec le passé, en tout cas dans nos Eglises réformées, mais lui redevenir fidèle, car il est certain, comme le montre les vieilles disciplines ecclésiastiques, que le presbytérat et le diaconat étaient bien, autrefois des ministères. Il n'y aurait donc aucune révolution à accomplir, car ces deux ministères fourniraient le cadre dans lequel pourraient fort bien entrer les autres, et je ne crois pas qu'ils aient été jamais abolis, bien qu'ils soient, malheureusement, trop souvent tombés en désuétude. Il faudrait qu'on arrivât à ce que le rôle du conseiller presbytéral ne fût pas seulement administratif, mais qu'il devint un véritable ancien, collaborateur du pasteur dans tout ce qui concerne la vie spirituelle de l'église, et capable de le remplacer pour diriger un service quand le besoin s'en ferait sentir. C'est ce qui se produit déjà dans la pratique : mon père, qui est conseiller presbytéral, a déjà dû plusieurs fois prêcher quand le pasteur devait s'absenter ; mais ce qui est l'exception devrait devenir la règle. Je ne veux pas du tout dire par là, que tous les conseillers presbytéraux devraient prêcher ; c'est une question de don et aussi de vocation, mais tous devraient prendre une part active à la vie spirituelle de l'église, selon leurs forces, comme le faisaient les anciens d'autrefois (ou comme ils étaient censés le faire). D'autre part, le diaconat offrirait un vaste champ d'action dans le domaine social (religieux), à beaucoup d'autres membres. »

« Je n'ai pas du tout l'intention même d'esquisser un système quelconque d'organisation, car c'est une question extrêmement complexe et qui devrait être étudiée par des gens compétents, mais avant de faire des objections et de contempler les difficultés très réelles, la question qui se pose est celle de savoir si oui ou non l'Eglise doit être organisée avec le système des ministères ou avec celui du ministère unique. Une fois le principe admis on pourra passer aux modalités d'exécution, et je me refuse absolument à croire qu'on ne pourra pas trouver en France les éléments laïques nécessaires pour commencer une nouvelle organisation des ministères, quand nous travaillons ici sur cette base avec des gens qui, religieusement et moralement, sont encore à moitié païens. »

« Je sais qu'il y a maintenant en France beaucoup